La belle histoire de Kateri

SOUS le patronage de sainte Catherine d'Alexandrie... et d'André Rousseaux qui lui a consacré une chronique dans le *Figaro,* Kateri a fait la conquête du public occidental avant, peut-être, de monter sur les autels de la chrétienté. Au fait, elle attend, sinon depuis deux siècles, tout au moins depuis plus de vingt ans, cette gloire héroïquement conquise, mais qu'il serait juste qu'elle partageât avec ses frères de sang. Ce serait, en effet, la première sainte indienne et sainte Rose de Lima, le bienheureux Martin Porrès, les martyrs de l'Ouganda, du Japon, de la Chine, tous ces saints de couleur que la grâce a fait resplendir dans l'arc-en-ciel de l'Eglise universelle, accueilleraient, j'en suis sûr, avec transport, cette petite sœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de sainte Maria Goretti.

Dès 1934, un livre, joliment illustré, de M.-R. Rumilly, préfacé par le notaire ecclésiastique de la Cause introduite en cour de Rome, avait présenté au public français cette nouvelle Vénérable si populaire déjà au pays canadien sous des vocables de litanies : le lys de la Mohawak, la fleur du Saint-Laurent. Et n'est-ce pas dans ce cadre des deux rivières aux horizons photogéniques la plus délicieuse histoire de la vie sauvage? Le village indien à l'affût derrière les palissades, les champs de blé, la chasse, la pêche aux aventures entremêlées de sorcellerie, de danses, de conseils de guerre, voire de tortures, quel film à notre âge où le Western est roi!

C'était au temps où, sous l'impulsion de Mgr de Laval, vicaire apostolique de la Nouvelle France, dont un sobre bas-relief à Saint-Germain-des-Prés évoque la consécration épiscopale, les Jésuites français se lançaient à la conversion des Hurons et des Iroquois. Apostolat dangereux. L'un d'eux, le P. Jogues, avait été miraculeusement sauvé d'un de ces martyres raffinés comme en savent imaginer les sauvages, mais sa foi avait eu raison de sa prudence et, revenu évangéliser ses bourreaux, il avait été traîtreusement assassiné en 1642, par les Iroquois. Commandée par M. de Tracy, une expédition punitive avait rasé le village indien et ceux de ses habitants qui avaient échappé au massacre s'étaient réfugiés à Kahnawaké, sur la Mohawak où, désireux de faire la paix et de prouver leur bonne volonté, ils avaient accueilli une autre Robe-Noire, le P. Pierron.

C'est alors qu'apparaît Kateri, de son nom indien : Tekakwitha, « celle qui avance en hésitant », surnom que lui valait la maladie des yeux contractée à quatre ans à la suite de la petite vérole. Elle a onze à douze ans. Orpheline d'une mère algonquine chrétienne mais enlevée par un Iroquois païen, elle est élevée par un oncle, chef de la famille des Tortues, résolument hostile au christianisme, mais qui n'en offre pas moins l'hospitalité au Père. Celui-ci est prudent, mais ingénieux. Il a notamment inventé une méthode d'apostolat pictural qui porte ses fruits et il n'est pas sans remarquer la rare innocence dans ce milieu corrompu de cette Cendrillon qui refuse énergiquement le mariage et qui déjà défraie la légende. Ne voit-on pas voleter au-dessus de sa tête un colibri rouge? Un jour même, il la surprendra en extase devant une image de la Vierge. Au P. Pierron succède bientôt le P. Boniface plus entreprenant et qui récolte en nom-

breuses conversions les semences de ses prédécesseurs et plus sûrement encore des martyrs. Mais alors, comme il est de règle, la réaction païenne se déclenche. Les néophytes sont à ce point brimés qu'ils décident de s'enfuir et le P. Boniface les accompagne au petit village chrétien de la Prairie de la Madeleine, sur les bords du Saint-Laurent. L'enfant prédestinée est restée silencieuse, mais quand arrive le P. de Lambreville, elle demande le baptême. Après avoir suivi le catéchisme, elle le recevra en 1675, à dix-huit ans. Elle choisit le nom virginal de Catherine, Kateri pour ses proches. C'est sur elle alors que s'abattent les persécutions, si violentes que, deux ans après, malgré les conseils du Père, elle risque sa vie en s'enfuyant à son tour à la Prairie.

C'est le bonheur. Ce village — aujourd'hui Caughnawaga — fondé en 1670, est une cité de Dieu. « Tout le village pourrait être pris par un monastère », écrit un évêque frappé d'admiration pour cette chrétienté naissante. Dans cette atmosphère de serre-chaude, les dons de la grâce se développent à tel point chez cette jeune fille chétive, vouée par les coutumes sociales aux durs travaux, que tous la vénèrent. L'enfant coquette, dont le seul plaisir était le cliquetis des bijoux qu'elle confectionnait, se jette à corps perdu dans la pénitence. Elle a des extases pendant ses communions. Avec deux compagnes plus âgées, Anastasie et Thérèse, une veuve qui a failli être mangée par des chasseurs affamés, elle s'adonne au soulagement des misères de ces populations pauvres. Son confesseur tente en vain de freiner ses austérités, mais, après avoir éprouvé sa vocation en l'envoyant chez des religieuses de Montréal, il l'admet à prononcer, le jour de l'Annonciation, le vœu de virginité. Fait inouï dans les annales indiennes. C'est la première fois qu'une femme renonce délibérément à l'espoir sacré d'être mère. Elle voudrait plus encore et elle se retire avec quelques compagnes dans l'île du Héron, au milieu du Saint-Laurent. La hiérarchie ecclésiastique voit le péril de ces femmes seules au milieu d'un fleuve sillonné de pirogues hostiles et c'est à grand-peine qu'elle obtient de Kateri le renoncement à son rêve prématuré. Revenue au village, l'enfant pure, l'enfant soumise n'est plus qu'une Sœur de charité qui meurt épuisée de privations, le 17 avril 1680.

Simple histoire mais qui, dépouillée de tout son exotisme éphémère, illustre une fois de plus le mystère de la prédestination et de la grâce qui éblouissait saint Augustin, Fénelon et tant d'autres âmes chrétiennes.

JEAN LARCENA.

AMIS DEFUNTS : M. M. Rubin de Cervens (Seine-et-Oise). — M. R. Faret (Paris). — Mme Veuve J.-B. Boulaut (Lourdes). — Mlle Y. Moreau (Vendée). — Mme Pasquier (Haute-Marne). — M. L. Clavel (Lozère). — M. Jonquières (Aveyron). — Mme I. Prigent (Ille-et-Vilaine). — Mme Veuve Gouraud (Vendée). — Mme Vernhes (Aveyron). — Mme L. Larcena, mère de notre cher collaborateur Jean Larcena (Yonne).